

Sommaire

Inédit

- 9 Une lettre de Marcel Proust à Maurice Duplay, par Caroline Szylowicz

Autour de l'Agenda 1906

- 17 La mise au net de « Combray » en 1909 : une nouvelle datation à la lumière de la *Correspondance*, par Françoise Leriche
31 Une liste du Cahier 12, exemple de convergence génétique avec l'Agenda 1906, par Nathalie Mauriac Dyer
41 Proust à l'hôtel, d'Albert Le Cuziat au commissaire Tanguy. Des adresses identifiées et deux photographies inédites, par Pyra Wise

L'édition des Cahiers

- 59 L'édition du Cahier 52 : l'étape de la reconstitution, par Carla Cavalcanti e Silva

Le champ proustien

- 67 Calendrier perpétuel et œuvre de circonstance : le menu zodiacal de Combray, par Sophie Duval
87 Propos tenus à La Raspelière et dans le petit train, par Kazuyoshi Yoshikawa
101 La presse selon Marcel Proust, par Yuri Cerqueira dos Anjos
117 Camille Saint-Saëns, le « diable déguisé » de la *Recherche ?*, par Cécile Leblanc

Notes de lecture

- 153 par Guillaume Perrier *et al.*

Les activités proustiennes

- 183 Les ventes
205 Les manifestations
211 Les publications

Une lettre de Marcel Proust à Maurice Duplay

Caroline Szyłowicz

Dans la lettre¹ de Marcel Proust à Maurice Duplay analysée ici, Proust joue le rôle de critique littéraire pour son jeune disciple qui vient de lui soumettre le manuscrit de *Léo*, un roman de mœurs haut en couleur sur le milieu de la prostitution parisienne².

Maurice Duplay (1880-1978) était le fils unique du docteur Simon Duplay, chirurgien, professeur de médecine et membre de l'Académie de médecine, qui avait fait ses études avec Adrien Proust. Les familles Duplay et Proust étaient amies et voisines dans le quartier de la Madeleine puis de la Plaine Monceau et se fréquentaient régulièrement. Maurice Duplay, de neuf ans le cadet de Marcel Proust, semble avoir traité celui-ci comme un frère aîné d'adoption et un mentor en littérature, comme il le raconte lui-même dans ses souvenirs publiés vers la fin de sa vie³.

Proust a daté sa lettre du « Samedi saint, (soir) », mais cette lettre ne peut pas dater de Pâques 1906, comme le suggère le catalogue de vente. Tout d'abord, Duplay écrit dans ses souvenirs, à propos de son roman *Léo* : « Avant de le [le manuscrit] remettre à l'éditeur, je l'avais soumis au jugement de Marcel et de Paul Reboux, ce dernier depuis peu de mes amis. [...] Marcel avait déclaré mon manuscrit irréprochable ; Reboux me le renvoya criblé d'annotations. Il l'avait débarbouillé de ses solécismes, barbarismes, gongorismes et clichés. Ensuite il me commenta ses corrections de vive voix. Je tirai profit, autant que je le pus, pour le présent et l'avenir, de cette leçon de style magistrale⁴. » Duplay fait figurer les dates de rédaction de son roman au bas de la dernière page du volume : « 1907-1908 »⁵. C'est donc en 1908 que Proust a dû rédiger sa lettre après avoir reçu le manuscrit,

1. Papier vergé, filigrane SPARTA MILL surmonté d'une couronne et d'un monogramme « LC », à liseré de petit deuil, huit pages sur deux bifeuillets prépliés, 225 x 173 mm et 223 x 174 mm, respectivement. Sur le premier bifeuillet, la marge supérieure a été légèrement retaillée de sorte que le liseré disparaît presque complètement vers le centre de la feuille, et le placement décalé du filigrane ne laisse apparaître que la couronne et la moitié supérieure du monogramme. Le filigrane complet est visible sur le second bifeuillet. Provenance : Christie's, *Livres et manuscrits*, Paris, vente 3598, 9 décembre 2014, lot n° 104. Voir *BIP*, n° 45, 2015, p. 219-220, « Les ventes ». Lettre conservée à la Rare Book & Manuscript Library de l'Université d'Illinois sous la cote Proust 95-1.

2. Maurice Duplay, *Léo*, Paris, A.-Z. Mathot, 1909, 284 p.

3. Maurice Duplay, *Mon ami Marcel Proust : souvenirs intimes*, Cahiers Marcel Proust nouvelle série n° 5, Paris, Gallimard, 1972. Voir également la notice biographique de Virginie Greene, *Lettres*, p. 1219-1220.

4. Maurice Duplay, *Mon ami Marcel Proust*, op. cit., p. 88.

5. Maurice Duplay, *Léo*, op. cit., p. 283.

lorsque Duplay le communique à ses mentors, avant la remise à un éditeur – il raconte d’ailleurs que Fasquelle, l’éditeur de Paul Reboux, à qui celui-ci avait recommandé le roman, l’avait rejeté¹ – et la parution chez A.-Z. Mathot vers le 2 avril 1909, juste avant Pâques qui tombait le 11 avril cette année-là. La lettre daterait donc du Samedi saint 1908, c’est-à-dire le 18 avril 1908.

Le type de papier utilisé exclut également l’année 1906. En effet, à peine plus de six mois après la mort de sa mère, le 26 septembre 1905, Proust utilisait presque exclusivement du papier de grand deuil pour sa correspondance, alors que la présente lettre est écrite sur du papier de fin de deuil que Proust ne commença à utiliser qu’au début de l’année 1907. Cette combinaison spécifique de papier vergé à filigrane « Sparta Mill » et liseré de fin de deuil ne se trouve, d’après les relevés codicologiques de Philip Kolb, que dans quelques lettres du printemps de 1908².

Comme le note Virginie Greene dans sa notice biographique sur Maurice Duplay, l’essentiel des lettres de Proust qui nous sont parvenues suivent la réception des romans successifs de Duplay, dans lesquelles Proust commente le style et le sujet de ces œuvres³. La lettre qui suit fait pendant à une autre que Proust écrira un an après à Duplay à la réception d’un exemplaire de *Léo*, au début d’avril 1909⁴. C’est la seule connue jusqu’à présent qui témoigne d’une relecture du manuscrit avant la publication. Si la comparaison des commentaires de Proust avec le texte définitif peut éclairer un certain nombre d’allusions, l’absence du manuscrit de *Léo* empêche de saisir en détail certaines de ses objections, et d’établir dans quelle mesure les critiques de Proust ou celles de Paul Reboux ont influé sur la forme définitive du roman. Ainsi, lorsque Proust écrit en 1909 que les dernières pages du roman lui « paraissent toutes changées, et à mon avis infiniment supérieures à ce qu’elles étaient. L’écueil du sujet c’était ce côté “mélo” qu’accentuait le dénouement », le compliment correspond au passage de la lettre ci-dessous où il critique le manque d’originalité du meurtre de la demi-mondaine Diane de Chandeuil.

Les questions posées à la fin de la lettre : « Écris-moi un jour sur les caractéristiques des métiers de femme. Connais-tu Isidore ? Je serais curieux de le voir », ne sont pas sans ressembler à deux requêtes que Proust adresse à Louis d’Albufera vers la même époque, sans doute pour alimenter des projets de personnages pour les multiples essais et études qu’il dit « avoir en train » dans la liste bien connue⁵. Trois semaines environ avant sa lettre à Duplay, Proust cherche à rencontrer un télégraphiste : « Dans ce cas tu pourrais m’être utile car pour quelque chose que j’écris j’aurais besoin de connaître un télégraphiste. [...] Mais les renseignements (d’ailleurs peu nombreux) ne me suffisent pas ; c’est surtout de voir un télégraphiste

1. Maurice Duplay, *Mon ami Marcel Proust*, op. cit., p. 89.

2. Liste des lettres écrites sur ce type de papier : à Louis de La Salle, *Corr.*, VIII, lettre n° 41, p. 87, [Le 13 ou le 14 avril 1908] ; à Louis d’Albufera, *Corr.*, VIII, lettre n° 43, p. 93, [Le mercredi 15 ? avril 1908] ; à M^{me} Straus, *Corr.*, VIII, lettre n° 45, p. 95, [Seconde quinzaine d’avril 1908].

3. *Lettres*, p. 1219-1920.

4. *Corr.*, IX, lettre n° 35, p. 71, [Premiers jours d’avril 1909].

5. À Louis d’Albufera, *Corr.*, VIII, lettre n° 53, p. 112-113, [Le 5 ou le 6 mai 1908] : « Car j’ai en train : / une étude sur la noblesse / un roman parisien / un essai sur Sainte-Beuve et Flaubert / un essai sur les Femmes / un essai sur la Pédérastie / (pas facile à publier) / une étude sur les vitraux / une étude sur les pierres tombales / une étude sur le roman. »

dans l'exercice de ses fonctions, d'avoir "l'impression" de sa vie¹. » Au mois de mai, Proust cherche à rencontrer « un d'Avaray que je suis curieux de voir et d'identifier [...] ». Ce n'est pas pour une chose aussi indifférente qu'un gigolo indifférent que je te le demanderai². » De même, la question sur les métiers de femme pourrait être liée à l'« essai sur les Femmes » cité parmi les travaux en train. Duplay, dans ses souvenirs, rapporte qu'il fréquentait le milieu interlope de Montmartre dont les prostituées et souteneurs inspirèrent largement ses romans, et qu'il tenait Proust au courant de ses explorations et le faisait intervenir dans certaines de ses liaisons. Toutefois le manque de dates et de renseignements précis rendent malaisés les comparaisons et les rapprochements avec la chronologie proustienne³.

Samedi saint, (soir) [18 avril 1908⁴]

Mon cher Maurice

Il y a des choses admirables dans Léo. D'abord toutes les conversations de tes personnages. Celle qui a lieu au Café de la Butte sur les gens du monde⁵ est à mon avis sublime, digne de Molière.

Il y a d'autres choses admirables, la page où tu expliques ce qu'est le marlou pour sa prostituée, sa famille, sa géniture (que ses entrailles n'ont pas « eue » est un peu faible)⁶. Le dialogue voisin entre Chouchou et son homme où il déplore qu'elle n'ait pas le succès de sa sœur est une merveille aussi⁷. Il y a des phrases exquises sur les jockeys centaures⁸, sur l'insatiable chaîne de montre⁹, sur le Liliput [*sic*] équestre¹⁰, sur l'Enghien japonais¹¹, et

1. À Louis d'Albufera, *Corr.*, VIII, lettre n° 33, p. 76, [Le jeudi soir 26 mars 1908].

2. À Louis d'Albufera, *Corr.*, VIII, lettre n° 63, p. 126, [Le mardi 26 mai 1908].

3. Maurice Duplay, *Mon ami Marcel Proust, op. cit.*, chap. x à xv, p. 67-115.

4. Le dimanche de Pâques tombait le 19 avril en 1908, et donc le Samedi saint la veille.

5. Il s'agit d'une discussion entre les membres de la petite bande, lorsque Georgette, une prostituée, se plaint qu'un client à l'allure d'ambassadeur l'a lésée et insultée. D'après eux, les hommes du monde arrivent par l'entremise de leurs femmes, qui leur obtiennent des faveurs ou des décorations, dans des bureaux au lieu du trottoir, sans avoir l'excuse de la faim ou de la misère. (Maurice Duplay, *Léo, op. cit.*, p. 176-181.)

6. « La prostituée se complait, ainsi, à payer un homme, elle que les hommes paient, cédant à l'impérieuse loi du changement. Mais le souteneur ne correspond pas seulement à la "papillonne" chez les filles; il est un dérivatif à toutes sortes d'affections naturelles qu'elles ne peuvent épancher de manière normale. Il est la famille qui les a reniées, et l'enfant qui jamais ne naîtra de leurs infécondes entrailles. » (*Ibid.*, p. 164-165; je souligne.)

7. « Il rabâchait : — Ça m'a fait râler d'avoir une gonzesse foutue comme toi, avec une gueulette qu'on la croûterait, être obligée d'faire le ruban comme une pétasse. Ma frangine, qu'a hôtel au Parc Monceau, équipage, larbins et tout l'tremblement, elle est loin de t'faire la pige, tu sais; et son Albert, un sale barbeau qu'a, dans la patte, un poil qu'est plus long qu'la Tour Eiffel, elle lui fout des nippes et des bijoux plein la gueule, qu'on dirait un Américain, et pourtant, qu'au marché aux poissons, qu'on n'en foutrait pas une thune. Et pis, ça m'met à ressaut d'penser qu'toute la rue elle te passe, comme ça, su'l'bide, non tu peux pas t'figurer. » (*Ibid.*, p. 166.)

8. Les jockeys des champs de courses sont décrits comme de « chétifs centaures habillés de miroitant satin » (*ibid.*, p. 170).

9. « Elle le gâtait; [...] elle suspendait sans cesse, à la chaîne de montre en or qu'elle lui avait donnée, de nouveaux brimborions : crayon, cachet, porte-bonheur, bourse. Insatiable chaîne! Toujours avide de quelque hochet. Mais cette femme capricieuse, cet enfant gâté de Léo ne daignait se déridier qu'une minute. » (*Ibid.*, p. 165-166.)

10. Après le départ de Renée, Léo partage son temps entre les champs de courses et le casino d'Enghien : « Dès lors ce fut, chaque jour, le même programme : il oscillait, d'une vaste pelouse où galopent des jockeys vivants, à un tapis vert où tournent de petits cavaliers de plomb, d'un Brobdnag à un Lilliput équestres [...] » (*Ibid.*, p. 220.)

11. « Enghien lui rendait l'âme moins violente. Clairs chalets, vaste lac où glissent des gondoles fleuries de lampions mauves et roses, c'est un doux paysage du Japon. Léo avait manié des éventails qui représentaient ainsi l'Extrême-Orient. » (*Ibid.*, p. 221.)

bien d'autres, et de superbes aurores. Monsieur Isidore est magnifique et j'admire tout de cette prodigieuse sybille de l'ancre crapuleux, de ce pater marchand, solennel et plombé¹. L'anglais est admirable² (je te conseille seulement d'indiquer plus l'accent anglais quand il dégoise son argot, mets par exemple « bâbeaux »³[D]). Mais plus que tout j'admire ton don de romancier, chose si rare de tout temps et plus rare à notre époque, ce don de la vie avec lequel tu me traînes hors d'haleine jusqu'à la fin, sans une longueur, sans un mot de factice, en pleine vie. Ce don que je t'envie plus que tout, et que je n'ai hélas à aucun degré, je n'en userais pas comme toi. Ce n'est pas tes personnages qui me déplaisent. Tous les milieux ont leur « droit à l'art » et ceux que tu peins me plaisent au contraire surtout là où tu particularises l'horreur et ne recules devant rien. Ainsi d'avoir fait de la vengeance contre Léo la distraction de tapettes sadiques et masquées est neuf et admirable⁴. Le meurtre d'une demi mondaine, la faiblesse de l'homme pas méchant devant les bijoux, la richesse, le remords etc tout cela l'est beaucoup moins⁵. C'est embelli par ton style, c'est vivifié par ton intelligence, mais c'est du déjà fait que tu as du mérite d'ailleurs à rajeunir. C'est palpitant, ce n'est pas neuf, et je n'entends pas le mot neuf dans son sens absurde, il n'y a rien de nouveau en art naturellement. Ton style est plein de choses admirables mais tu le négliges trop ; je ne peux te dire pour chaque mot, les quelques critiques qui vont suivre ont moins d'importance à mes yeux que certaines images parfaitement françaises mais trop lâchées et que tu pourrais rendre infiniment meilleures. Jamais, chose curieuse, cela ne t'arrive quand tu fais parler tes personnages, qui sont vraiment miraculeux. Toute cette partie du roman m'enchanté. Quant aux choses que le critique médiocre peut relever (le critique médiocre, c'est moi) parce qu'elles t'ont échappé simplement par inattention, en voici q. q. unes.

« L'effroi qu'ils rayonnaient » est je crois une faute de français. Peut-être « l'effroi qui rayonnait d'eux » serait-il français⁶.

Quand Léo dit en parlant de sa sœur « je l'ai surprise en pleins préparatifs, elle s'éloigne » ce style délicat digne de Parny⁷ me semble trop différent de son langage habituel.

Je n'aime pas les billets bleus qui brûlent la main comme des charbons⁸, ce sont de ces images ultra banales qui peuvent être vraies mais qu'on ne peut vraiment plus employer, cela doit rejoindre les pleurs de sang etc. — « De ce noble geste il s'était forgé une auréole », est par trop mal écrit. Forger une auréole est déjà raide, mais la forger avec un geste est excessif⁹. Dans le merveilleux portrait de la femme tigre (très caractéristique de ton talent dans sa plus puissante originalité, très leit-motiv dans ta manière entièrement personnelle et délicieuse)

1. Portrait de M. Isidore, le « vénérable patriarche » de la petite bande (*ibid.*, p. 142-143).

2. James, Anglais faussement naïf (« un peu du sang de Swift et de Darwin coulait sans doute dans ses veines ») qui cherche à apprendre l'argot parisien en s'encanaillant avec la petite bande : « Sales bâbeaux, faudrait voir à ce que vos ménesses, elles passaient pas trop souvent à travers et à ce qu'elles ralléchaient dans le carrée à vô, avec tout plein du pèze dans leur morlingue. » (*Ibid.*, p. 190.)

3. Pour « barbeau », synonyme de maquereau, souteneur.

4. Après une tentative ratée de dévaliser James, Léo est contraint de dénoncer ses complices, qui sont condamnés aux travaux forcés. Le reste de la bande se venge de la trahison de Léo, qui est assailli, fouetté et assommé à la sortie d'une messe noire organisée un soir de Mardi gras par un peintre inverti (*ibid.*, p. 210-213).

5. Léo égorge Diane de Chandeuil, une demi-mondaine, pour lui voler ses bijoux, dans une scène grand-guignolesque (*ibid.*, p. 239-242).

6. « L'effroi qui rayonnait d'eux [les amis de Léo], leur inspirait un orgueil intense [...] » (*Ibid.*, p. 108-109.)

7. Évariste Désiré de Forges, vicomte de Parny (1753-1814), poète français en vogue au début du XIX^e siècle. Duplay a modifié ce passage dans la version publiée : « — Ma sœur va passer l'hiver en Italie. Je l'ai surprise en pleins préparatifs de départ ; alors, elle n'a pu me donner que cent francs. Mais elle file au diable, et je n'ai plus à compter sur elle, de longtemps. » (*Ibid.*, p. 122.)

8. « [...] et les billets bleus, qu'elle tenait dans ses doigts, la brûlaient comme des charbons ardents. » (*Ibid.*, p. 128.)

9. La seule mention d'auréole que je trouve dans le texte définitif est celle-ci, à propos de M. Isidore, le doyen de la bande : « Jadis, il avait été impliqué dans une affaire d'empoisonnement, mais un non-lieu perplexe, accordé à contre-cœur, l'avait délivré. Il lui en restait un soupçon, qui le dépréciait près des citoyens honnêtes et qui l'auréolait près des déclassés et des coquins. Léo et les autres ne prenaient pas à la légère les paroles de cet homme d'expérience et de mérite, qui, grave, les sourcils froncés, le front ridé, émettait des phrases lapidaires. » (*Ibid.*, p. 143.)

il me semble que les derniers mots « qui achevaient la ressemblance » sont inutiles et affaiblissent l'image¹.

Il me semble que « marcher sur des bas troués » ne dit pas ce que tu veux dire, que c'est marcher dans des bas troués². La loi du changement pour expliquer ce que la femme qui est payée cherche dans l'homme qui la paye est une très belle idée³. Mais si tu la creuses peut-être trouveras-tu que le mot changement n'est pas t^{[ou]t} à f^{[ai]t} le mot juste. Gustave Moreau n'est pas « fantastique »⁴. Voilà mon vieux Maurice je te parle en entière franchise, non pas en toute vérité car j'ai beaucoup de chances de me tromper, mais en toute sincérité, en toute tendresse surtout. Le manuscrit attendra à partir de lundi matin chez mon concierge que tu le fasses chercher. D'autre part je t'enverrai à la première occasion un bon poste de 10 fr. pour la souscription au volume <de ton ami>⁵. Mais cela ne fera pas figurer mon nom n'est-ce pas, parmi ceux qui le recommandent. Écris-moi un jour sur les caractéristiques des métiers de femme. Connais-tu Isidore ? Je serais curieux de le voir.

Tendrement à toi

Marcel

Veux-tu remercier ta mère de l'adorable lettre qu'elle m'a écrite l'autre jour⁶.

*

Résumé de *Léo*

Léo Rajot, fils d'un cocher de cercle et d'une fleuriste de restaurant qui se vend à l'occasion avec ses fleurs, entre très jeune comme chasseur au restaurant où exerce sa mère. Sa sœur aînée Claudine, ancienne blanchisseuse, débauchée par un faux musicien tzigane, a fait le trottoir avant de trouver des amants qui l'entretiennent dans un luxe croissant. Léo fait sa première expérience sexuelle à l'âge de quatorze ans, poussé par sa mère dans les bras de Diane de Chandeuil, une demi-mondaine. Les Rajot livrent ensuite sa sœur cadette, Louise, à un riche cousin beauceron, amateur de très jeunes filles, dans l'espoir d'un hypothétique héritage. Louise, être pur, dépérit et décède peu de temps après.

Léo souffre d'une ambition démesurée et d'un goût malsain pour la gloire ; il rêve d'être entretenu par une « grue fameuse ». Il choisit Denise, une jeune voisine, « voulant, à la fois, l'employer comme objet d'agrément et comme instrument de travail ». Lorsque Denise tombe enceinte et retourne chez sa mère, Léo se met en quête d'une nouvelle recrue. Après quelques semaines d'idylle avec Renée, dite Chouchou, mannequin dans une maison de couture, Léo abandonne son emploi de portier et Chouchou est renvoyée. L'argent vient à manquer et Léo persuade

1. « Achille était le lion de l'arche de Noé [...]. Sa femelle, – Fabienne –, une habituée du *Casino de Paris* et du *Rat-Mort*, avait aussi des airs de grand félin. Haute et robuste, l'œil d'un vert phosphorescent, la crinière fauve, elle portait, cette saison, une robe rayée de larges tigrures qui achevaient la ressemblance. » (*Ibid.*, p. 138.)

2. « [...] elles se priveraient de pain pour qu'il mange de la brioche, elles marcheraient sur des bas troués pour qu'il porte chaussettes de soie et bottines vernies et, de leur nécessaire, elles feraient son superflu. » (*Ibid.*, p. 165.)

3. Voir *supra*, note 6, p. 11.

4. Duplay a dû modifier ce passage : « Octave Sénambert tirait, de sa palette, un composé de Gustave Moreau et de Félicien Rops. Son art était une exagération, un grossissement du leur. Octave était plus somptueux que le premier et plus obscène que le second. Son imposante fortune l'avait lancé, durant ses vices et son mince talent de plagiaire. » (*Ibid.*, p. 206.)

5. Je n'ai pas réussi à identifier l'ami ou l'ouvrage en question.

6. La lettre de M^{me} Duplay manque.

Chouchou de se prostituer pour subvenir à leurs besoins. Il se lie à une bande de souteneurs qui passent le temps au café pendant que leurs compagnes travaillent. Léo rêve toujours de luxe et s'impatiente car Chouchou n'est pas très douée pour son nouveau métier.

Par l'intermédiaire d'une prostituée vieillissante, Léo rencontre James, le fils fortuné d'un lord anglais, un homme faussement naïf qui se passionne pour les bas-fonds, la pègre et l'argot. Lorsque la petite bande met en scène un cambriolage pour le dévaliser, James, pas dupe, contraint Léo à dénoncer ses complices, qui sont condamnés aux travaux forcés. Le reste de la bande se venge de la trahison de Léo, qui est assailli, fouetté et assommé à la sortie d'une messe noire organisée pour Mardi Gras par un peintre inverti.

Léo se lasse de Chouchou, qui a toujours aussi peu de succès. Quand elle part à Dieppe « faire une plage », Léo se rend aux courses et au casino d'Enghien, où il renoue avec Diane de Chandeuil, son initiatrice. Elle lui propose une aventure passagère, un rôle d'« amant intérimaire » jusqu'au retour du titulaire, un jeune marquis portugais incarcéré pour escroquerie, mais Léo prend goût au luxe de leurs soirées et refuse de mettre fin à cette liaison de peur de retomber dans le ruisseau. Pendant leur dernière nuit ensemble, Léo égorge Diane dans une scène sanglante, rentre chez lui avec les bijoux mais oublie son rasoir sur le lieu du crime. D'abord euphorique, il devient obsédé par son crime, se persuade qu'il finira sur l'échafaud. Il fait revenir Chouchou, lui avoue son crime, elle lui pardonne, et ils font disparaître les bijoux pour apaiser leur sentiment de culpabilité. La police finit par perdre la trace du meurtrier et classe l'affaire.

Léo et Chouchou reprennent leur ancienne vie de jeu et de promenades. Leur situation matérielle s'améliore progressivement et ils prennent leur retraite avant l'âge de quarante ans, quand un client de Chouchou lui lègue un petit pavillon à Asnières au bord d'une voie ferrée. Le couple vieillit « en bêtes paisibles, en plantes potagères ». Oubliant leur passé, ils se scandalisent de ce qu'ils lisent dans la presse, regardent passer les trains, sortent peu de chez eux, mettent les verrous et pensent le plus grand mal de leur époque.